

Raymond. — Vous doutez de ma parole ?
Olivier. — Dieu m'en garde !
Raymond. — Cependant. . . .
Olivier. — Tenez, Raymond, vous ne me pardonnerez jamais de vous avoir dit la vérité. Moi, je ne puis m'en repentir, car ce que j'ai fait, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire. . . . Il n'y avait pas à hésiter entre une complicité tacite à accorder à madame d'Ange et l'avertissement que je vous ai donné. Entre gens comme nous, l'explication que nous avons eue aurait dû suffire ! elle ne suffit pas, prenons que nous n'avons rien dit. . . . Je suis venu ici pour remettre à madame d'Ange, ou pour lui laisser, si je ne la trouvais pas chez elle (et j'espérais ne pas la trouver), des papiers qui lui appartiennent depuis l'instant où elle me les a redemandés. Les voici sous enveloppe et cachetés. Madame d'Ange n'est pas ici : je dépose ces papiers sur sa table pour qu'elle les trouve en rentrant, et je viendrai dans une demi-heure savoir si elle les a trouvés. Maintenant, mon cher Raymond, faites de la situation ce que bon vous semblera ! J'étais votre ami, je le serai encore tant qu'il vous plaira que je le sois. Adieu, ou au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

RAYMOND.

Olivier ! . . . (Se dirigeant vers les lettres.)
Après tout, le passé de cette femme m'appartient, puisque je lui donne mon nom ! Lisons ces lettres. . . . (Les replaçant sur la cheminée.) Il a raison, c'est impossible !

SCÈNE VII.

RAYMOND, SUZANNE.

Suzanne, entrant. — J'ai été bien longtemps dehors, mon ami.
Raymond. — Non ; d'ailleurs je n'ai pas été seul.
Suzanne. — Qui donc est venu ?
Raymond. — Monsieur de Jalin. . . .
Suzanne. — Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ?
Raymond. — Il n'avait pas le temps, à ce qu'il paraît.
Suzanne. — Reviendra-t-il ?
Raymond. — Oui, dans une demi-heure. . . .
D'où venez-vous, ma chère Suzanne ?
Suzanne. — Oh ! je viens de faire des courses bien ennuyeuses ; mais comme c'est pour vous, je ne me plains pas.
Raymond. — Pour moi ?
Suzanne. — Oui, pour vous, monsieur ; pour être votre femme ne faut-il pas que je mette toutes mes affaires en ordre ? . . . Je ne me plaindrais que si vous aviez changé d'idée. . . .

Raymond. — Pas encore.
Suzanne. — Est-ce qu'il y a des chances pour que cela arrive ?
Raymond. — Cela dépendra de vous.
Suzanne. — Alors, je n'ai rien à craindre, vous m'aimez toujours ?
Raymond. — Toujours. . . . plus encore que vous ne pouvez le croire. . . . voyons, Suzanne, vous venez ? . . .
Suzanne. — Je viens de chez mon notaire. Il faut bien que mon mari connaisse l'état de ma fortune.

Raymond. — Passons.
Suzanne. — Je viens de lever mon acte de naissance ; vous voyez, je ne vous ai pas trompé, je suis une vieille femme, j'ai vingt-huit ans, il n'y a pas à s'en dire. (Lisant.) « Une enfant du sexe féminin, née le quatre février mil huit cent dix-huit, à onze heures du soir ; fille de Jean-Hyacinthe comte de Berwach et de Joséphine-Henriette de Crousserolles, son épouse. . . . » Ah ! je suis de bonne famille ! et voilà tout ce qui reste des deux premières amours de ma vie, un morceau de papier presque illisible, un acte officiel, froid et sec comme l'épithète d'une tombe. Voici mon contrat de mariage. Je n'étais pas bien gaie ce jour-là, mon cher Raymond, car je n'aimais pas mon mari, j'obéissais à ma famille. Du reste, je n'ai rien à reprocher au baron. . . . Il a été pour moi aussi bon que possible ; c'était un homme de la bonne souche, dernier rejeton d'une famille éteinte aujourd'hui. Enfin, voici l'acte de décès de mon mari, c'est-à-dire mon droit de vous aimer à la face de tous. Comme vous le voyez, je suis veuve depuis huit ans. Voilà le passé en règle, ne nous occupons plus que de l'avenir : Qu'avez-vous donc ? Vous paraissez tout préoccupé.

Raymond. — Voulez-vous me confier ces papiers ?
Suzanne. — Gardez les, mais ne les perdez pas.

Raymond. — Soyez tranquille, je les joindrai aux miens dès que je les aurai reçus. Voilà tout ce que vous avez fait ce matin ?

Suzanne. — Je suis allée voir mon tuteur, le marquis de Thonnerins, pour mademoiselle de Sancenaux, tenez, qui m'a priée de lui demander quelque chose ; je n'ai pas réussi, j'en suis très-contrariée, la pauvre enfant va venir chercher la réponse, je ne sais comment la lui donner.

Raymond. — Il y a un moyen.
Suzanne. — Lequel ?
Raymond. — C'est de lui écrire avant qu'elle vienne. N'est-ce pas là le moyen qu'on emploie pour les mauvaises nouvelles ?

Suzanne. — Oui, mais c'est si ennuyeux d'écrire.

Raymond. — C'est selon, aux gens qu'on aime, par exemple.

Suzanne. — Ah ! cela, c'est autre chose.
Raymond. — Et cependant vous ne m'avez jamais écrit.

Suzanne. — Je vous voyais tous les jours, que vous aurais-je écrit ? D'ailleurs, vous n'y perdez pas, j'ai une écriture affreuse, de véritables pattes de mouches.

Raymond. — Nous allons voir cette vilaine écriture.

Suzanne. — Si vous étiez bien aimable, vous écririez cette lettre à Marcelle.

Raymond. — Il vaut mieux que vous l'écriviez, c'est plus convenable.

Suzanne. — Vous y tenez.
Raymond. — Oui.

Suzanne. — Allons ! (Elle écrit.) « Ma chère enfant ! . . . » Ah ! la mauvaise plume ! « J'ai été voir monsieur de Thonnerins, comme je vous l'avais promis, mais je n'ai pas trouvé notre vieil ami dans les dispositions où j'espérais le trouver. » (A Raymond qui suit des yeux ce qu'elle écrit.) C'est illisible, n'est-ce pas ?

Raymond. — A peu près. Voulez-vous me donner ce commencement de lettre ?

Suzanne. — Pourquoi faire ?
Raymond. — Donnez-le-moi.

Suzanne. — Le voici.
Raymond, après avoir attentivement regardé la lettre. Ma chère Suzanne, j'ai oublié de vous dire que monsieur de Jalin a laissé un petit paquet pour vous.

Suzanne. — Ah ! qui contient ?
Raymond. — Des lettres.

Suzanne. — Des lettres ? quelles lettres ?
Raymond. — Des lettres que vous avez demandées.

Suzanne. — Moi ?
Raymond. — Vous-même.

Suzanne. — Des lettres de qui ?
Raymond. — De vous !

Suzanne. — De moi, je ne comprends pas du tout. Où sont ces lettres ?
Raymond. — Les voici.

Suzanne. — Donnez.
Raymond. — Pardon, ma chère Suzanne, je vous demanderai la permission de décacheter ce paquet.

Suzanne. — Est-ce à moi que M. de Jalin apportait ces lettres ?
Raymond. — Je vous l'ai déjà dit.

Suzanne. — Alors décachetez, lisez si bon vous semble, ce qui est à moi est à vous. Si vous désiriez voir quelque chose dans ces lettres, vous n'aviez même pas besoin d'attendre mon retour ; seulement je vous demanderai, quand vous aurez vu ce que vous voulez voir, de m'expliquer ce que tout cela signifie, car, pour moi, je n'y comprends absolument rien.

Raymond. — Je vous expliquerai tout, je vous le promets, ou plutôt nous nous expliquerons. (Il décachète le paquet et prend une lettre qu'il lit et compare à celle de Suzanne à Marcelle.)

Suzanne. — Eh bien ?
Raymond. — Suzanne, on se joue de quel-
qu'un ici.

Suzanne. — De moi, sans doute, car je veux mourir si je devine un mot de cette énigme.

Raymond. — Voyez ces lettres.
Suzanne. — Ce sont des lettres de femmes.

Raymond. — Lisez-les.
Suzanne, parcourant les lettres. Ce sont des lettres d'amour ou à peu près, car les expressions n'en sont pas bien tendres. Cependant, elles peuvent passer pour des lettres d'amour.

Après ?
Raymond. — Vous ne savez pas qui a écrit ces lettres ?

Suzanne. — Comment voulez-vous que je le sache, elles ne sont pas signées ?

Raymond. — Ainsi ces lettres ne sont pas de votre écriture ?

Suzanne. — Comment, de mon écriture ? Est-ce que vous devenez fou ? Est-ce que mon écriture ressemble à celle-ci ? Je le voudrais cependant ; cette femme écrit très-bien.

Raymond. — Alors pourquoi ce mensonge d'Olivier, et cet air de vérité surtout ?

Suzanne. — Quel mensonge ? Voyons, qu'est-ce que tout cela signifie ? Monsieur de Jalin vous a dit que ces lettres sont écrites par moi ?

Raymond. — Oui.
Suzanne. — Mais alors, monsieur de Jalin aurait été mon amant ?

Raymond. — Il paraît.
Suzanne. — Il vous l'a dit ?

Raymond. — Il me l'a laissé entendre.
Suzanne. — Après avoir affirmé le contraire, qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie ?

Raymond. — Monsieur de Jalin ne plaisantait pas.

Suzanne. — Il s'est moqué de vous. Vous lui avez fait un mensonge hier. Il s'en est aperçu, il a pris sa revanche aujourd'hui. Je connais monsieur de Jalin depuis plus longtemps que vous ; je le sais incapable d'une lâcheté, et ce dont vous l'accusez en est une ; il m'a fait la cour, j'ai là des lettres de lui, je pourrais vous les montrer ; je crois qu'il voit avec déplaisir que je me marie, parce que ce mariage lui fait perdre toute espérance ; mais de là à vouloir empêcher ce mariage par une calomnie il y a loin, et je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je déclare monsieur de Jalin incapable d'une pareille action.

Raymond. — Nous verrons bien.
Suzanne. — Vous doutez.

Raymond. — C'est une affaire à régler entre lui et moi. Vous allez me jurer que rien de ce que m'a dit monsieur de Jalin n'est vrai.

Suzanne. — Un serment ! ah ! il y a autre chose qu'une plaisanterie, qu'une calomnie de monsieur de Jalin, il y a une trahison de votre part.

Raymond. — Une trahison !
Suzanne. — Oui, vous regrettez déjà les engagements que vous avez contractés hier avec moi ; mais il était bien plus simple de me le dire franchement que d'appeler à votre aide un pareil

moyen, qui fait plus d'honneur à votre ingéniosité qu'à votre délicatesse.

Raymond. — Vous m'accusez d'une infamie, Suzanne.

Suzanne. — De quoi m'accusez-vous donc ?

Raymond. — Monsieur de Jalin va venir, nous nous expliquerons devant lui.

Suzanne. — Comment, il vous faut l'autorisation de monsieur de Jalin pour croire à mon honneur ? Je vais vous faire dire par monsieur de Jalin qu'il n'a pas été mon amant, et vous ne me croirez qu'à cette condition ! Pour qui me prenez-vous donc ? Je vous aimais, Raymond, mais, je vous l'avoue, votre caractère soupçonneux et jaloux m'effrayait, de là mes hésitations à devenir votre femme. Cependant je croyais au moins que vous m'estimiez. Je ne veux pas rechercher les raisons ni les causes de ce qui vient d'avoir lieu ; vous m'avez soumise à une épreuve humiliante pour mon amour et pour ma dignité, vous avez douté de moi, tout est fini entre nous.

Raymond. — Mais ma jalousie est une preuve de mon amour. Je vous aime tant Suzanne !

Suzanne. — Je ne veux pas être aimée ainsi.

Raymond. — Je vous jure. . . .

Suzanne. — Assez !

Raymond. — Suzanne !

Sophie, *entrant*. — Mademoiselle de Sanceaux demande si madame est visible.

Suzanne. — Oui, faites entrer.

Raymond. — Je ne vous quitte pas.

(*Marcelle entre.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARCELLE.

Marcelle. — C'est moi, madame.

Suzanne. — Vous êtes la bienvenue, chère enfant. (*A Raymond.*) Je vous prie de m'excuser monsieur de Nanjac, mais nous avons à causer, mademoiselle et moi.

Raymond. — Quand aurai-je l'honneur de vous revoir, madame ?

Suzanne. — A mon retour ; je pars ce soir et d'ici là je ne recevrai personne.

(*Raymond salue et sort. — Suzanne sonne.*)

SCENE IX.

SUZANNE, MARCELLE.

Suzanne, *au domestique*. — Si monsieur de Nanjac se représente aujourd'hui, vous répondrez que je ne suis pas chez moi ; s'il insiste, vous ajouterez que j'ai défendu ma porte. Allez ! (*Le Domestique sort.*) J'ai vu le marquis, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, ma pauvre enfant : monsieur de Thonnerins s'intéresse à vous, mais. . . .

Marcelle. — Mais il ne peut faire ce que je lui demande.

Suzanne. — Il le voudrait.

Marcelle. — Et des considérations de monde s'y opposent. J'ai réfléchi depuis que je vous ai vue, et j'ai compris qu'en effet il n'avait peut-être pas le droit de mettre auprès de sa fille une personne placée dans une situation aussi exceptionnelle que la mienne. Elle est heureuse, mademoiselle de Thonnerins, d'avoir un père qui prend tant de soin de sa position. Je vous remercie, chère madame, et je vous demande pardon de vous avoir dérangée.

Suzanne. — J'aurais voulu réussir ; le marquis vous aime beaucoup, il m'a dit que ce qu'il pourrait faire pour vous être utile, il le ferait, et s'il se trouvait un honnête homme qui vous aimât, et qu'il n'y eût qu'un obstacle de fortune entre vous et cet homme, il leverait cet obstacle.

Marcelle. — Je demandais un appui, non une aumône.

Suzanne. — C'est mal ce que vous dites là. Pourquoi désespérer si vite, ma chère enfant ? qui vous dit que l'homme que vous aimez ne vous aimera pas un jour et ne vous aime pas déjà ? S'il vous aime, qui empêche que vous soyez sa femme ?

Marcelle. — Je n'aime personne.

Suzanne. — Soit, ma chère Marcelle, gardez votre secret.

Marcelle. — Ne vous ai-je pas entendu dire que vous partez ce soir ?

Suzanne. — Oui.

Marcelle. — Nous ne nous reverrons peut-être plus, alors ; mais je n'oublierai jamais combien vous avez été bonne pour moi.

Suzanne. — Je vous ferai savoir où je serai ; vous m'écrirez, et de loin comme de près je ferai toujours mon possible pour vous être utile.

Marcelle. — Merci. (*Elle embrasse Suzanne.*) Adieu.

Suzanne. — Adieu et courage.

Le Domestique. — Monsieur Olivier de Jalin.

(*Marcelle s'apprête à sortir.*)

SCENE X.

LES MÊMES, OLIVIER.

Olivier. — C'est moi qui vous fais partir, mademoiselle ?

Marcelle. — Non, monsieur, j'allais me retirer.

Olivier. — Vous voilà toute triste, maintenant, mademoiselle, qu'avez-vous ?

Marcelle. — Les heures se suivent et ne se ressemblent pas. Je m'étais trop hâtée d'espérer. La vie est plus difficile que je ne croyais, quand on est seule à lutter contre elle.

Olivier. — Mais quand on est deux ? . . . Ne suis-je pas votre ami ? . . . Je ne veux plus que vous soyez triste ! . . . Voulez-vous me permettre d'aller vous voir ? . . . vous me conterez vos chagrins.

Marcelle. — Et tout ce que vous me direz de faire, je le ferai.

Olivier. — A bientôt, alors. . . . à tantôt, peut-être.

(*Il lui serre la main. Elle sort.*)

SCENE XI.

SUZANNE, OLIVIER.

Suzanne. — Ah ! c'est touchant ! . . . Je voudrais vous voir épouser mademoiselle de Sanceaux, après ce que vous avez dit d'elle.

Olivier. — Je ne la connaissais pas, et maintenant je la connais.

Suzanne. — Ce qui prouve qu'il ne faut pas se hâter de parler mal des gens ; et, à ce propos, nous avons un compte à régler tous les deux.

Olivier. — Quel compte ?

Suzanne. — Faites donc l'homme qui ne comprend pas ! Vous avez dit à monsieur de Nanjac qu'il avait tort de m'épouser.

Olivier. — C'est vrai.

Suzanne. — Et vous lui avez dit pourquoi il avait tort ?

Olivier. — Oui.

Suzanne. — Vous avez au moins le mérite de la franchise, ce qui n'empêche pas que vous avez fait là une. . . . Comment dit-on ? . . . Il y a un mot pour ces sortes de choses.

Olivier. — Une sottise ? . . . est-ce le mot que vous cherchez ?

Suzanne. — Non.

Olivier. — Une infamie ?

Suzanne. — Ce n'est pas encore cela. . . . Une. . . .

Olivier. — Une lâcheté. . . . dites le mot, il vous brûle les lèvres.

Suzanne. — Justement, une lâcheté !

Olivier. — Et pourquoi ai-je fait une lâcheté ?

Suzanne. — Parce qu'un homme d'honneur garde ces choses-là pour lui.

Olivier. — Ce qui prouve que vous et moi n'avons pas les mêmes idées sur l'honneur, heureusement.

Suzanne. — Il ne vous faut rien pour ce mot-là ?

Olivier. — Rien !

Suzanne. — Et vous avez cru que monsieur de Nanjac ne me raconterait pas votre conversation ?

Olivier. — Je l'ai cru parce qu'il m'avait donné sa parole.

Suzanne. — Vous m'aviez bien donné votre parole d'être mon ami, vous.

Olivier. — D'être votre ami, oui ; d'être votre complice, non ! . . .

Suzanne. — Complice est dur. Dites donc, Olivier ?

Olivier. — Quoi ?

Suzanne. — Vous savez que votre démarche a tourné à mon avantage.

Olivier. — Tant mieux. . . . De cette façon-là,

j'ai fait mon devoir d'un côté, et, de l'autre, je vous ai rendu service.

Suzanne. — Il est plus amoureux que jamais.

Olivier. — Vraiment ?

Suzanne. — Aussi, n'y a-t-il pas moyen de vous en vouloir. . . . Comment, vous, un homme d'esprit, vous n'avez pas compris que vous donniez dans un piège ?

Olivier. — Dans un piège !

Suzanne. — Naturellement, mon pauvre ami. . . . Vous voulez lutter avec une femme, mais vous ne savez donc pas que la femme la plus niaise, et je ne suis pas cette femme-là, est cent fois plus rusée que l'homme le plus spirituel ? . . . Je me suis bien doutée hier, après votre conversation avec monsieur de Nanjac, que notre grande amitié n'irait plus loin, et que du moment qu'il serait question de mariage, votre délicatesse me déclarerait la guerre. . . . Il fallait frapper un grand coup et terrasser si bien la vérité que les médisances et les calomnies n'eussent plus, par la suite, la moindre chance de succès ; alors, je vous ai prié de me rapporter mes lettres aujourd'hui. . . . Rien que ça aurait dû vous ouvrir les yeux. . . . Est-ce que je suis une femme à redemander mes lettres ? . . . Mais vous n'avez pas fait la moindre supposition, et vous êtes gentiment venu ce matin, avec vos petites lettres dans votre poche. . . . Voyant approcher l'heure à laquelle vous deviez venir, je suis sortie pour vous faire trouver seul avec monsieur de Nanjac. . . . Vous avez fait votre métier d'honnête homme. . . . Vous avez dit à monsieur de Nanjac ce que vous aviez été pour moi. . . . vous avez trouvé moyen de lui laisser mes lettres. . . . Je suis revenue. . . . Il ne connaissait pas mon écriture, il m'a fait écrire devant lui, il a comparé les deux écritures. . . .

Olivier. — Et ? . . .

Suzanne. — Et comme elles ne se ressemblent pas, il est déjà convaincu que je suis victime d'une calomnie. . . . Il m'aime plus que jamais, et il n'a plus qu'une idée. . . . c'est de se couper la gorge avec vous. . . . Comment, à votre âge, vous ne savez pas encore que le moyen le plus infallible de se brouiller avec son meilleur ami, c'est de lui dire du mal de la femme qu'il aime, quand bien même on pourrait le lui prouver, surtout si on le lui prouve ? . . . Je l'ai congédié pour ses soupçons. . . . Je lui ai dit que je ne voulais plus le revoir. . . . que je partais aujourd'hui, que sais-je ? . . . tout ce qu'une femme intelligente sait dire en pareil cas. . . . Je lui ai signifié que je ne serais jamais sa femme. . . . Dans dix minutes il sera ici, et dans huit jours nous serons mariés. . . . Voilà ce que vous avez fait, mon cher. . . . Allons, vous avez perdu, vous devez un gage.

Olivier. — Ainsi vous avez deux écritures ? . . .

Suzanne. — Non, je n'en ai qu'une, c'est bien assez.

Olivier. — Comment se fait-il ?

Suzanne. — Je veux bien tout vous dire,

parce qu'au fond je suis une bonne femme, et que je ne vous en veux pas... Sachez donc, mon cher ami, que lorsqu'une femme comme moi a mis dix ans à échafauder sa vie pièce par pièce, morceau par morceau, son premier soin a été d'écarter de l'échafaudage toutes les chances déjà connues de destruction... Or, parmi ces chances, il y a, au premier rang, la manie d'écrire... Sur cent femmes compromises, il y en a les deux tiers qui l'ont été par les lettres qu'elles ont écrites... Les lettres de femme sont faites pour être perdues par celui à qui elles sont adressées, rendues à celle qui les a écrites, interceptées dans le trajet par celui qui ne doit pas les connaître... volées par les domestiques, montrées à tout le monde... En amour, écrire est dangereux, sans compter que c'est inutile... Il résulte de ces théories, que je me suis juré de ne jamais écrire une lettre compromettante, et depuis dix ans je me suis tenu parole.

Olivier. — Alors, les lettres que je recevais de vous ?

Suzanne. — Sont de madame de Santis, qui est la plus grande écrivassière que je connaisse, qui a la plume à la main toute la journée, qui ne me quittait pas à Bade, et qui me rendait le service de vous répondre, en mon lieu et place, des lettres que je ne lisais même pas... Elle a, du reste, une belle écriture anglaise, longue, mince, aristocratique, élancée comme une lady à la promenade... Ainsi, mon cher ami, vous avez été en correspondance avec Valentine... Soyez tranquille, je ne le dirai pas à votre ami, monsieur Richond, ça pourrait vous brouiller avec lui.

Olivier. — Il n'y a rien à répondre... Ah ! vous êtes d'une jolie force, vous...

Suzanne. — Maintenant, causons sérieusement... De quel droit avez-vous agi comme vous l'avez fait?... Qu'avez-vous à me reprocher?... Si monsieur de Nanjac était un vieil ami à vous, un camarade d'enfance, un frère, mais non, vous le connaissez depuis huit ou dix jours... Si vous étiez désintéressé dans la question, mais êtes-vous sûr de ne pas avoir obéi aux mauvais conseils de votre amour propre blessé?... Vous ne m'aimez pas, je le sais bien, mais on en veut toujours à une femme quand elle vous dit qu'elle ne vous aime plus... Quoi ! parce qu'il vous a plu de me faire la cour, parce que j'ai été assez confiante pour croire en vous, parce que je vous ai jugé un galant homme, parce que je vous ai aimé, peut-être, vous deviendrez un obstacle au bonheur de toute ma vie?... Vous ai-je compromis?... Vous ai-je ruiné?... Vous ai-je trompé, même?... Admettons, et il faut l'admettre, puisque c'est vrai... que je ne sois pas digne, au point de vue du monde, du nom et de la position que j'ambitionne, est-ce bien à vous, qui avez contribué à m'en rendre indigne, à me fermer la route honorable où je veux entrer?... Non, mon cher Olivier, tout

cela n'est pas juste, et ce n'est pas quand on a participé aux faiblesses des gens, qu'on doit s'en faire une arme contre eux... L'homme qui a été aimé, si peu que ce soit, d'une femme, du moment que cet amour n'avait ni le calcul ni l'intérêt pour bases, est éternellement l'obligé de cette femme, et quoi qu'il fasse pour elle, il ne fera jamais autant qu'elle a fait pour lui.

Olivier. — Vous avez raison. J'ai peut-être cédé à un mauvais sentiment, à la jalousie, en croyant céder à la voix de l'honneur ; cependant, à ma place, il n'est pas un honnête homme qui n'eût agi comme moi. A cause de Raymond, j'ai eu raison ; à cause de vous, j'aurais dû me taire. C'est une vérité que ce proverbe arabe : La parole est d'argent, le silence est d'or.

Suzanne. — Voilà tout ce que je voulais vous entendre dire. Maintenant...

Olivier. — Maintenant ?

Suzanne, voyant entrer Sophie. — Rien. (A Sophie.) Qu'est-ce que c'est ?

Sophie. — Monsieur de Nanjac est là !

Suzanne. — J'avais donné des ordres.

Sophie. — Il a insisté pour voir madame la baronne. Je lui ai répondu que madame la baronne ne recevait pas. Il m'a demandé si monsieur de Jalin était ici, je lui ai dit que je n'en savais rien ; il m'a dit de m'en assurer, et si monsieur de Jalin était chez madame, de le prier de venir lui parler.

Suzanne. — Dites à monsieur de Nanjac d'entrer.

Olivier. — Vous allez le recevoir ?

Suzanne. — Non. Vous le recevrez, vous, et vous lui direz maintenant ce que vous croirez devoir lui dire. Rappelez-vous seulement qu'il m'aime, que je l'aime, et que ce que je veux, je le veux... Au revoir, mon cher Olivier. (Elle sort.)

SCÈNE XII.

OLIVIER, puis RAYMOND.

Olivier. — Allons, autant en finir tout de suite. (A Raymond qui entre.) Vous désirez me parler, mon cher Raymond. La baronne est sortie, nous sommes seuls. Je vous écoute.

Raymond. — Je ne veux pas encore oublier que je vous ai appelé mon ami, Olivier ; cependant...

Olivier. — Cependant ?

Raymond. — Vous m'avez trompé.

Olivier. — Non.

Raymond. — Ecoutez-moi, Olivier. Je suis décidé à ne plus croire qu'aux preuves, et madame d'Ange m'a prouvé le contraire de ce que vous m'avez affirmé. Vous m'avez dit qu'elle n'avait jamais été mariée, j'ai vu le contrat de mariage, vu, de mes yeux vu. Me direz-vous que l'acte est faux ?

Olivier. — Non.

Raymond. — Vous m'avez dit qu'elle n'était pas veuve, j'ai vu l'acte de décès de son mari... Me direz-vous que cet acte est une invention ?

Olivier. — Non.

Raymond. — Je sors de chez monsieur de Thonnerins, que j'ai interrogé, et qui m'a dit ne rien savoir sur le compte de la baronne. Enfin, ces lettres que vous m'avez dites être de madame d'Ange...

Olivier. — Ne sont pas d'elle, je le sais maintenant. C'est une de ses amies qui me les écrivait en me laissant croire qu'elles étaient de la baronne, et toutes deux se moquaient de moi. Ce n'est donc pas moi qui vous ai trompé ; c'est moi qui ai été trompé. J'ai cru avoir le droit de vous avertir, je ne l'avais pas. Là où ma conscience croyait tenir des preuves contre la baronne, ma fatuité même n'en avait pas une ; enfin, en voulant vous prouver que j'étais votre ami, je me suis prouvé à moi-même que je n'étais qu'un sot. J'ai été bien joué, je vous en réponds.

Raymond. — Alors, vous rétractez tout ce que vous m'avez dit ?

Olivier. — Tout. Elle est de bonne famille, elle a été mariée, elle est baronne, elle est veuve, elle vous aime, elle n'a jamais été pour moi qu'une étrangère, elle est digne de vous. Qui-conque dira le contraire sera un calomniateur, car c'est être un calomniateur que de dire contre une personne une chose qu'on ne peut pas prouver. Adieu, Raymond ; car après ce qui s'est passé, je ne sais trop comment reparaitre devant la baronne, et je ne reviendrai la voir que lorsqu'elle m'y engagera, et je ne crois pas que l'idée lui en vienne de si tôt. Quant à vous, ne m'accusez que de maladresse. Adieu !

Raymond. — Adieu ! (Olivier sort.) Il faudra bien que j'aie le dernier mot de cet homme.

Le Domestique. — Monsieur sait que madame la baronne est sortie, et qu'elle ne rentrera que très-tard.

Raymond, s'asseyant. — C'est bien. J'attendrai.

ACTE QUATRIÈME.

CHEZ LA BARONNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, LE MARQUIS.

Un domestique, annonçant. — Monsieur le marquis de Thonnerins...

Le marquis. — Bonjour, baronne.

Suzanne. — A quoi dois-je votre bonne visite, mon cher marquis ?

Le Marquis. — Je viens voir, ma chère Suzanne, si mon notaire vous a remis tout ce qu'il devait vous remettre ?

Suzanne. — Tout... je vous remercie...

Le Marquis. — Et puis je désirais aussi prendre de vos propres nouvelles.

Suzanne. — Je vais bien.

Le Marquis. — Et votre mariage ?

Suzanne. — Mon mariage !

Le Marquis. — Oui, se fait-il ?

Suzanne. — C'est vrai... je ne vous ai pas vu depuis longtemps... vous ne savez rien ?

Le Marquis. — Rien !

Suzanne. — Vous aviez raison, monsieur le marquis... j'étais trop ambitieuse... Il y a des choses impossibles.

Le Marquis. — Vous l'avez ?

Suzanne. — Il le faut bien.

Le Demi-Monde. — Vol. E. No. 2.

Le Marquis. — Conte-moi cela...

Suzanne. — On a parlé !

Le Marquis. — Qui ?

Suzanne. — Quelqu'un en qui j'avais eu trop de confiance, monsieur de Jalin.

Le Marquis. — Et il a dit à monsieur de Nanjac ?

Suzanne. — Vous connaissez donc le nom, maintenant ?

Le Marquis. — Oui... Et monsieur de Nanjac, qu'a-t-il fait ?

Suzanne. — Il a cru monsieur de Jalin ; puis, comme il m'aimait, il m'a crue à mon tour...

Le Marquis. — Et maintenant ?

Suzanne. — Maintenant, il m'aime encore, non plus avec confiance, mais avec jalousie ; ce sont des questions, des soupçons, des surveillances perpétuelles ; et moi, vous le dirai-je, je ne me sens plus la force d'accepter cette vie, qui faisait toute mon ambition. Trembler incessamment que le passé ne s'écroule sur notre tête, étayer tant bien que mal tous les matins sa vie d'un nouveau mensonge, qu'il faudra démentir